

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 12

Artikel: La charge en douze temps
Autor: Guibert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

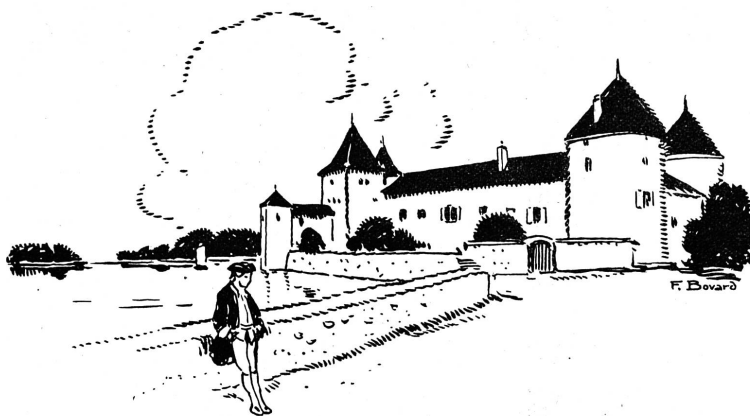
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES CHATEAUX ROMANDS



Le
château de Rolle.

duc de Savoie. Ils étaient rassemblés au château de Bursinel en octobre 1527 et leurs têtes s'échauffaient pendant le banquet, ils se croyaient déjà maîtres de Genève.

— Aussi vrai que je tiens cette cuiller, dit l'un d'eux, aussi vrai que je la tiens, nous avalerons Genève.

Les convives applaudirent et comme marque de distinction de leur Ligue, ils attachèrent leur cuiller à leur vêtement.

La confrérie avait une organisation complète, les membres devaient être gentilshommes, sujets du duc de Savoie et porter une cuiller d'or ou d'argent suspendue à leur cou. Le premier janvier de chaque année, ils s'assemblaient à Nyon, leur réunion durait parfois plus de huit jours. Outre le Baron de Rolle, nous voyons en faire partie les sires du Châtellard, Michel de Gruyère, seigneur d'Oron, Claude de Dortans, seigneur de L'Isle, etc., etc. Toute injure faite à l'un d'eux par un étranger à la Ligue, était considérée comme un outrage à l'association et devait être poursuivie par tous ses membres, au péril de leur vie et de leurs biens jusqu'à ce qu'elle fût vengée.

A plusieurs reprises, la Ligue leva des troupes et marcha sur Genève ; ses diverses tentatives échouèrent et les gentilshommes s'étant rendu compte que le duc de Savoie, loin de seconder leurs efforts, les désavouait en toute occasion, avaient licencié leurs hommes d'armes et s'étaient retirés dans leurs châteaux.

L'armée bernoise, pendant sa marche sur Genève qu'elle allait secourir en 1530, détruisit la plupart des châteaux des Chevaliers de la Cuiller ; le château de Rolle fut incendié.

Après la conquête bernoise, les vainqueurs saisirent la seigneurie de Rolle ; Amédée de Beaufort eut une vie romanesque et aventureuse. Après la mort de sa femme, encouragé et soutenu par le comte Michel de Gruyère, il parvint à inspirer une grande passion à Françoise de la Palu, fille du comte de Varax, en Bresse. Il enleva cette demoiselle, la conduisit au château de Gruyère, ce qui provoqua de la part de la comtesse de Varax des démarches actives auprès des villes de Fribourg et Berne, contre le ravisseur de sa fille.

La diète des cantons suisses fut chargée d'arranger ce différend.

Cependant, le seigneur de Rolle avait contracté de nombreuses dettes, cautionné pour une bonne partie par Michel de Gruyère ; celui-ci, pour se couvrir, prit possession de la seigneurie de Rolle. Mais le moment approchait aussi, où l'infortuné Michel était obligé à son tour de céder ses riches propriétés du Pays de Vaud : Oron, Rolle, etc., pour payer ses créanciers.

Rolle fut acquis par l'avoyer Steiger.

Le château de Rolle dans ses parties les plus anciennes, ne remonte qu'à la seconde moitié du treizième siècle. Il fut incendié une seconde fois

en 1536, lors de la conquête du Pays de Vaud. Restauré à plusieurs reprises, augmenté par Amédée de Viry, transformé par la famille Steiger et enfin aménagé au dix-neuvième siècle pour recevoir les écoles de la ville, la bibliothèque, les autorités communales et judiciaires et les prisons du district, il n'a conservé que peu de vestiges de son aménagement intérieur au moyen-âge. Les tours et les façades présentent pourtant encore un certain intérêt archéologique : les quatre corps de bâtiments forment presque un triangle, disposition originale, très différente de celle des châteaux de Morges et d'Yverdon, datant de la même époque. *Mme David Perret.*

A DAVEL

*Le pays entier va frémir,
En un élan patriotique,
Les fanfares vont retentir,
Célébrant ta mort héroïque,
O ! Davel, sublime héros !
Le canon, partout va tonner,
Des monts, réveillant les échos ;
Partout, les cloches vont sonner.
Des discours diront ton martyre.
Personne ne dira le mot,
Le seul, qu'il convienne de dire.
Et, le vin coulera à flots.
Modeste, tu ne cherchas pas
La gloire, la magnificence ;
Humble, tu marchas au trépas.
En signe de reconnaissance,
Du peuple vaudois qui t'admire,
Davel, si tu étais ici,
Tu ne voudrais t'entendre dire
Que ce simple et seul mot : Merci !*

20 mars 1923. Pierre Ozaire.

LA CHARGE EN DOUZE TEMPS

1. Chargez — Armes !

En deux mouvements.

Premier mouvement. — Faire demi à droite sur le talon gauche, placer en même temps le pied droit en équerre derrière le talon gauche, la boucle appuyant contre le talon ; tourner l'arme avec la main gauche, la platine en dessus et saisir en même temps la poignée du fusil avec la main droite, l'arme d'aplomb et détachée de l'épaule.

Second mouvement. — Abattre l'arme avec la main droite dans la main gauche, qui viendra en même temps la saisir à la première capucine¹, le pouce allongé le long du bois, la crosse sous l'avant-bras droit, la poignée du fusil contre le corps, à environ deux pouces au-dessous du téton droit, le bout du canon à hauteur de l'œil, le coude gauche appuyé sur le côté, le pouce de la main droite se placera contre la batterie au-dessus de la pierre, les autres doigts fermés.

¹On appelait ainsi l'anneau de laiton qui servait à fixer le canon du fusil sur le fût, le fusil à silex, utilisé pour la charge en 12 temps, avait 2 capucines. Ce terme a aujourd'hui disparu. On dit encore cependant dans le langage populaire : « On ne veut pourtant pas nous traîner jusqu'à la 36^{me} capucine » (c.-à-d. à l'infini). Ou bien : « Il en a pour jusqu'à la résurrection des capucines et des pierres à fusil » (c.-à-d. pour très longtemps).

2. Ouvrez — bassinet !

Un mouvement.

Découvrir le bassinet, en poussant fortement la batterie avec le pouce de la main droite, la main gauche résistant et contenant l'arme, retirer aussitôt le coude droit en arrière, porter la main à la giberne, en passant entre la crosse et le corps, et ouvrir la giberne.

3. Prenez — Cartouche !

Un mouvement.

Prendre la cartouche entre le pouce et les deux premiers doigts, et la porter tout de suite entre les dents, la main droite passant entre la crosse et le corps, le coude à la hauteur de la main.

4. Déchirez — Cartouche !

Un mouvement.

Déchirez la cartouche jusqu'à la poudre, la tenant près de l'ouverture entre le pouce et les deux premiers doigts, la descendre tout de suite, et la placer perpendiculairement contre le bassinet, la paume de la main droite tournée vers le corps, le coude droit appuyé sur la crosse.

5. Amorcez !

Un mouvement.

Baisser la tête, porter l'œil sur le bassinet, le remplir de poudre, resserrer la cartouche, appuyer les derniers doigts contre la batterie.

6. Fermez — Bassinet !

Un mouvement.

Résister de la main gauche, fermer fortement le bassinet avec les deux derniers doigts, tenant toujours la cartouche entre les deux premiers et le pouce ; saisir tout de suite la poignée du fusil, avec les deux derniers doigts et la paume de la droite ; le poignet droit joint au corps, le coude en arrière et un peu détaché du corps.

7. L'arme — Gauche !

En deux mouvements.

Premier mouvement. — Faire face en tête en tournant sur le talon gauche et porter le pied droit en avant, le talon contre le milieu du pied gauche, redresser l'arme, descendre la crosse avec la main droite le long du corps sur le côté gauche, la baguette tournée vers le corps ; le bras droit étendu sans bouger l'épaule, laissant couler l'arme dans la main gauche jusqu'à la deuxième capucine, le chien reposant sur le pouce de la main droite.

Second mouvement. — Lâcher le fusil de la main droite, le descendre avec la gauche le long et près du corps jusqu'à terre sans frapper, l'appuyant contre la cuisse, le talon de la crosse derrière le milieu du pied gauche, en même temps remonter la main droite à un pouce du bout du canon, qui doit se trouver vis-à-vis le milieu du corps.

8. Cartouche — Canon !

Un mouvement.

Porter l'œil sur le bout du canon, tourner brusquement le dessus de la main droite pour renverser la cartouche dans le canon en élevant le coude à hauteur du poignet, enfoncer la cartouche dans le canon et laisser la main renversée, les doigts fermés.

9. Tirez — Baguette !

En trois mouvements.

Premier mouvement. — Baisser vivement le coude droit, et saisir la baguette entre le pouce et le premier doigt ployé, les autres fermés, la tirer vivement en allongeant le bras, la ressaisir par le milieu entre le pouce et le premier doigt, la main renversée, la paume de la main en avant.

Second mouvement. — Achever de sortir la baguette en étendant le bras, la tourner rapidement entre la bayonnette et le visage en fermant les doigts.

Troisième mouvement. — Mettre le gros bout de la baguette dans le canon et l'y enfoncer jusqu'à la main.

Attention aux écoliers. S'ils ont besoin d'aliments sains, on doit leur déconseiller les épices, les œufs ou trop de viande. Ils trouveront un mets digestif et rapidement assimilable, ainsi que du blanc d'œuf et de la graisse végétale en abondance dans le CACAO — TOBLER — en paquets plombés. — **Grand rabais,** le comestible le meilleur le marché, **plus que 25 cent. les 100 gr.** (1/5 de livre).

10. Bourrez !

Un mouvement.

Etendre le bras en remontant la main droite pour ressaisir la baguette avec le pouce et l'index ployé, en la repoussant un peu ; bourrer deux fois la charge dans le canon, le bras droit joint au corps.

11. Remettez — Baguette !

En trois mouvements.

Premier mouvement. — Retirer vivement la baguette en étendant le bras, et la saisissant par le milieu avec le pouce et l'index les autres doigts réunis, étendus et tournés en l'air.

Second mouvement. — Comme le second mouvement de tirer la baguette ; porter le petit bout de la baguette à l'entrée des tenons, sans l'y engager.

Troisième mouvement. — Engager le petit bout dans le tenon, et faire glisser la baguette avec le pouce, remonter vivement la main et appuyer le petit doigt sur le gros bout, le coude serré au corps.

12. Portez — Armes !

En trois mouvements.

Premier mouvement. — Elever l'arme avec la main gauche le long du corps, la main gauche à hauteur de l'épaule, le coude gauche ne quittant pas le corps, le canon en dehors ; descendre en même temps la main droite, pour saisir l'arme à la poignée, le pouce sur la contreplatine.

Second mouvement. — Porter l'arme de la main droite sur l'épaule, la saisir sous la crosse avec la gauche, et rapporter en même temps le talon droit à côté du gauche.

Troisième mouvement. — Laisser tomber vivement la main droite dans le rang.

(Régl. des Milices vaudoises.)

(Communiqué par Guibert.)

ELECTIONS ET VOTATIONS

A boutade — c'est ainsi que la désigne son auteur — la boutade en vers que voici est extraite du *Courrier du vignoble* (Neuchâtel). A. présent, tout ce qui a trait aux élections et votations est toujours d'actualité, car chez nous, ma parole, on passe sa vie au scrutin. Qu'on s'étonne encore de la lassitude de l'électeur.

Mais voici :

Quel bonheur pour un peuple libre
Que les élections,

Ecoutez comme son cœur vibre
Lors des votations.

Des affiches rouges, bleues, vertes,
De toutes les couleurs,
Disent que la lutte est ouverte.
En avant les blagueurs.

Les journaux doublent leur tirage.
Pour se tomber dessus,
On torque et retorque avec rage,
On ne s'y entend plus.

Partout, on fait des conférences,
Et les grands orateurs
Versent à flots leur éloquence
Sur les bons électeurs.

Les uns ne sachant plus que croire
De toutes ces raisons,
Malgré le vote « obligatoire »
Restent dans leurs maisons.

Tous aux urnes, disent les autres,
Patriotes bon teint,
Pour le parti et pour les nôtres
Courons vite au scrutin !

Le soir, fête jubilatoire,
Boum ! le son du canon
Annonce au monde la victoire
Soit des « oui », soit des « non ».

Quant au résultat de l'affaire
Le voici en deux mots :
Toujours plus de fonctionnaires
Et toujours plus d'impôts.

J. S.



A L'HOPITAL D'ORAN

Ce récit est tiré de : *Souvenirs de mes campagnes à la Légion étrangère*, par TH. DU PLESSIS. — En vente chez A. Julien, éditeur à Genève et chez les principaux libraires.

(Suite.)

C'était dans le jardin très vaste de l'hôpital que nos entretiens avaient lieu, au moment béni de la pipe. Oh ! quel bon et secourable moment ! La pipe dans l'armée, la pipe dans la marche, sous la pluie, dans le brouillard, la pipe quand on a faim, quand on a soif, dans la tristesse, dans la joie ! Vous ne savez pas, vous autres, jouisseurs bien établis après un bon dîner en dégustant la fine-champagne, non, vous ne savez pas le charme d'une bonne pipe de merisier ou même du brulot canaille. Pas nécessaire d'avoir une élégante écume de mer. Que de fois ma brave pipe m'a rendu le courage, la gaité, le goût de la vie, lorsque, harassé, suant, les pieds en marmelade, je me trainais d'étape en étape, sous un soleil diabolique ou sous des averse à noyer des grenouilles. Lorsque, dans les vieux couvents mexicains, sales trous à vermine, je ne pouvais fermer l'œil, vite j'allumais ma vieille compagne de voyage, et les idées lugubres se hâtaient de fuir au galop. Vive la pipe ! Et dire que depuis mon retour au pays, il y a de cela la bagatelle de cinquante-deux ans, je n'ai pas touché une pipe ; je ne puis comprendre cette ingratitude, à moins que la pipe ne soit secourable que dans les détresses de la vie de dangers et de guerre. Revenons à mes camarades. L'adjudant, brave garçon de Normandie, ne cessait de gémir et maigrissait à vue d'œil ; on aurait pu croire qu'il avait assassiné toute sa famille, ou pour le moins son colonel avec son état-major. Le pauvre garçon se croyait damné à tout jamais, et ne disait pas pourquoi, en vrai Normand sournois qu'il était. Mais, grands dieux, quelle fontaine ! Ce petit homme, avions-nous découvert, faisait dire, en se privant de tout, une messe quotidienne, devinez pour qui : pour l'âme d'un gredin, déserteur, auteur de crimes abominables commis sur de misérables Judéens, et c'est parce que, en qualité d'adjudant, il avait dû commander le feu de salve sur cette fripouille, que sa conscience affolée le changeait en un squelette inconsolable. « La belle affaire, disions-nous, tu es fou ! » Rien n'y faisait.

— Je le vois toujours, disait-il, je le vois chaque nuit, il me reproche d'avoir commandé le feu, j'en mourrai, bien sûrement. Pourvu que mes messes le tirent du purgatoire. Il me regardait en s'agenouillant devant le fatal peloton, je le vois tomber à mes pieds, j'entends l'explosion ; je ne dors plus et je pleure jour et nuit.

Vous comprenez si nos entretiens avaient de la gaité ; il fallait bien la pipe pour nous aider à les supporter. Quelques mois plus tard, j'appris que cette fontaine de larmes avait cessé de couler et que le pauvre adjudant était allé rejoindre celui qu'il nommait sa victime.

Heureusement qu'une autre note se faisait entendre, celle du sergent-major de la Légion, jovial enfant de Marseille, ne faisant que rire, et pourtant que d'aventures il avait à son actif, et que de fois la mort avait passé près de cet être insouciant et comique comme pas un. Un vrai type de la Cannebière, et héroïque avec cela.

Fils d'un grand négociant marseillais, farceur et noceur émérite, expédié par son père aux chasseurs d'Afrique, mon camarade n'avait manqué aucune aventure, et vraiment il

était doué d'un caractère bien fait. En Algérie, ordonnance du général Margueritte, le héros de Sedan, fait prisonnier par les Arabes, entraîné au désert, attaché à un palmier comme cible humaine, manqué par les tireurs dont les armes ne valaient rien, délivré par miracle après une course vertigineuse à travers les dunes de sable, ramassé à demi-mort par une caravane du Soudan, vendu comme esclave, sauvé encore, ce terrible compagnon était débarqué un beau jour chez lui, avec un pantalon et une blouse en guenilles, toujours en santé et prêt à recommencer. Son père voulut lui acheter un remplaçant, mais son gaillard avait pris goût à la vie nomade et aux coups de fusil. Parti de nouveau en aventures, il pensa que les terres chaudes du Mexique lui fourniraient abondamment ce qu'il voudrait dans ce genre, et la Légion lui ouvrit ses rangs. Il tomba trop bien, car à peine arrivé entre la Vera-Cruz et Cordova, dans une surprise de guérilleros, il fut « lassé » par un de ces féroces partisans, traîné sur la terre un bon bout de chemin et finalement condamné à un supplice rappelant celui auquel l'avaient destiné les Arabes, aimable jeu pour ses bourreaux. Attaché à un poteau, le pauvre garçon devint une fois encore le but des *machetes*, couteaux mexicains, lancés avec une habileté diabolique, de manière à ne pas le percer, tout en lui faisant une peur atroce. Ses persécuteurs allèrent plus loin encore ; ils voulaient fusiller un espion supposé, légionnaire comme lui ; avec un raffinement de férocité assez en usage envers leurs captifs français, ils promirent à mon camarade la vie sauve à la condition de tirer lui-même. En attendant, on les enferma tous deux, gardés par leurs bourreaux, et pour les préparer au supplice, une bouteille d'aguardiente leur fut apportée, peut-être par un ennemi encore pitoyable. Ce fut leur salut ; au matin, la prison était vide, les oiseaux envolés, et les gardiens ronflaient abominablement ivres. Sous des vêtements dérobés à des Indiens de l'endroit, nos deux compères réussirent à rejoindre leurs camarades. Et il fallait voir avec quels éclats de gaité mon homme parlait de la mine déconfite que devaient faire les gardiens.

— Bien sûr, disait-il, on les aura fusillés à notre place, quelle chance !

A ce souvenir, le légionnaire se tordait les côtes, et l'adjudant soupirait toujours plus fort en écoutant ce récit très imagé de détails pittoresques.

Je me suis parfois demandé si ces récits de mon Marseillais ne portaient pas un peu l'empreinte du terroir méridional. Pourtant tout arrive, on a vu là-bas tant de choses aussi extraordinaires et véritables que mon doute a cessé. Pour ma part, je ne fus pas le héros de beaucoup d'aventures, mais je n'ai jamais oublié ce train de chemin de fer qui, dans les mêmes contrées, dérailla et alla se brayer dans un pré, sans que l'on pût jamais en savoir la

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 62 L.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise
Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint
aux meilleures conditions tous les vêtements
défraîchis.

L'avenir de la Suisse, ce sont les enfants.

L'alimentation rationnelle des petits est de la plus haute importance. Qui veut une nourriture douce est substantielle, fortifiant le sang et les os, et servant en même temps de reconstituant, la trouvera dans le CACAO — TOBLER — en paquets plombés. Nouvelle réduction de prix, 25 ct. seulement les 100 gr. (1/5 de livre)